

DISCOURS

PRONONCÉ

EN LA FÊTE DU COURONNEMENT

DE

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE

LE 3 JUIN 1890

*Locus in quo stas, terra sancta
est.*

« Le lieu où vous vous tenez,
est une terre sainte. »

(EXODE, III, 5.)

ÉMINENCE, MESSEIGNEURS, MES FRÈRES,

L'Église catholique a ses dates célèbres, ses grandes journées qui marquent pour ses enfants le point de départ d'un accroissement de foi, de piété, de vie surnaturelle. Ce fut un pareil jour, lorsque, le 8 décembre 1854, l'immortel Pie IX définissait, aux applaudissements du monde chrétien, le dogme de l'immaculée conception de Marie. A partir de ce jour mémorable à

jamais, nous avons vu redoubler, d'une extrémité de la terre à l'autre, la dévotion des fidèles envers la Mère de Dieu. Il ne manquait, en effet, depuis le concile d'Ephèse, que d'attacher ce dernier fleuron au diadème de la Vierge, pour faire rayonner dans toute sa splendeur la souveraineté de cette Reine des anges et des hommes. Les peuples ont compris ce solennel enseignement. Non contents de reprendre avec une nouvelle confiance le chemin des sanctuaires de Notre-Dame, de relever ses autels, de célébrer le mois plus spécialement consacré en son honneur, ils ont voulu résumer leur vénération dans un acte dont le symbolisme unique pût être saisi de tous. Et comme l'acte du couronnement est ici-bas la reconnaissance la plus éclatante du pouvoir, nos diocèses de France, les uns après les autres, se sont tournés vers quelque image désignée par le miracle à la dévotion des fidèles ; et là, entrelaçant d'or et de perles le signe de la puissance souveraine, ils en ont fait un emblème de la couronne céleste de Marie, de cette couronne faite de l'innocence la plus pure, de la dignité la plus haute, de la charité la plus tendre, de la sainteté la plus parfaite. Puis enfin, ce

symbole de la royauté béni par le Vicaire du Christ, ils sont allés le déposer pieusement, par les mains de leurs premiers pasteurs, au front de la fille de Juda, en lui disant : « Salut ô Vierge des Vierges ! Salut, ô Mère de Dieu ! Salut, ô Reine du ciel et de la terre ! »

Voilà ce que nous avons vu se produire depuis trente ans, et j'ose dire que ces couronnements de la Vierge, renouvelés d'un diocèse à l'autre, sont l'un des événements les plus merveilleux de notre époque ; car, au milieu de tant d'erreurs et de défaillances, ces grandes manifestations populaires témoignent d'une foi toujours vivante à l'ordre surnaturel, à la divinité de Jésus-Christ, à l'œuvre de la rédemption, à l'efficacité toute puissante de la grâce, aux destinées immortelles de l'Église, aux fins glorieuses de l'humanité, aux splendeurs et aux magnificences de ce plan divin qui reste le premier et le dernier mot de toutes choses.

Mais outre cette haute signification qui leur est commune à tous, chacun de ces couronnements a de plus son sens propre, son caractère spécial ; car il prend ses origines dans quelque événement particulier autour duquel s'est déroulée

l'histoire religieuse d'une province. Il y a là tout un passé qui renaît avec ses glorieux souvenirs, tout un avenir qui se prépare avec ses consolantes promesses. Une image de Marie couronnée par la piété des fidèles, c'est à la fois le mémorial d'un grand bienfait et le gage d'une insigne protection. Quel est ce bienfait dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire ? Quelle est cette protection que nous demandons à Notre-Dame de l'Épine ? C'est ce que je voudrais vous dire en rappelant la touchante page d'histoire écrite de la main de Dieu lui-même sur cette terre devenue par là une terre sainte : *Locus in quo stas, terra sancta est.*

Vous avez eu raison d'espérer, Monseigneur de Châlons, dans une éloquente lettre pastorale encore présente à nos esprits, que le couronnement de Notre-Dame de l'Épine réveillerait la foi de votre peuple. Nous en avons déjà la preuve dans le magnifique spectacle dont nous sommes témoins. Cet immense concours de fidèles accourus à votre voix ; ces paroisses entières venues la croix en tête et sous la bannière de leurs saints patrons ; ce clergé si nombreux et ces princes de l'Église faisant cortège à votre éminent métro-

politain ; ces hommages qui montent vers Marie de tous les points de votre diocèse, et auxquels des milliers d'âmes s'associent avec un pieux enthousiasme, sur les lieux où nous sommes, tout cela fait présager le profond retentissement que laissera dans tous les cœurs cette fête consacrée à la glorification de la Vierge Marie et qui restera pour vous-même un grand honneur et une grande consolation.

I

Transportons-nous un instant par la pensée, à quelque trois mille ans d'ici, sur l'antique terre des Pharaons. Une race prédestinée aux plus grandes choses de l'histoire, y gémissait sous le joug de la servitude. Il semblait que les promesses de Dieu au père des croyants fussent devenues vaines pour la descendance d'Abraham. Tout ce grand passé, rempli de tant de merveilles, allait disparaître dans un esclavage ignominieux, sans laisser derrière lui les semences fécondes de l'avenir. Encore quelque temps, et Jéhovah s'effaçait du cœur de son

peuple pour faire place aux idoles de l'Égypte. Mais voici qu'un jour, au pied d'une montagne de l'Arabie, un berger menant paître ses brebis, vit un buisson qui brûlait sans se consumer ; et du milieu de ce buisson ardent, Celui qui est lui dit : « N'approche pas, car ce lieu est une terre sainte : *locus in quo stas, terra sancta est.* » Puis il lui ordonna d'aller délivrer son peuple. Moïse obéit à cet ordre, et vous savez quelle en fut la suite. Le buisson lumineux de l'Horeb avait été le signe et le gage de la délivrance d'Israël.

Que vous semble, Mes Frères ? N'êtes-vous pas frappés comme moi de l'analogie de ce prodige avec celui que rappelle le couronnement de Notre-Dame de l'Épine ? Et pourquoi nous étonner d'un rapprochement qui naît de lui-même ? L'Église n'est-elle pas le peuple de Dieu devenu l'humanité tout entière ? La France n'a-t-elle pas rempli dans l'histoire de ce nouvel Israël le rôle de la tribu de Juda, jusqu'à mériter le titre de soldat de la Providence ? Or, avait-on jamais vu une situation plus lamentable que celle de la France, et j'ose ajouter de l'Église elle-même à l'époque dont le souvenir

se rattache à la solennité de ce jour ? L'Europe chrétienne livrée aux agitations d'un schisme désolant et qui paraissait sans remède, pendant que le mahométisme triomphant à Nicopolis poussait ses hordes victorieuses le long du Danube. En France, des désastres inouïs jusqu'alors, Crécy, Poitiers, et bientôt après, Azincourt, ce terrible Sedan du ^{xv}^e siècle ; un roi en démence ; une mère dénaturée détrônant son propre fils au profit de l'étranger dans un pacte infâme ; un enfant anglais sacré roi de France sous les voûtes de Notre-Dame de Paris avec l'assentiment des États du royaume ; des factions rivales se disputant les lambeaux de la patrie déchirée par leurs fureurs fratricides ; partout le meurtre, le parjure, l'incendie des villes et le ravage des campagnes : non, le peuple hébreu asservi par Pharaon n'avait pas subi d'aussi grandes calamités : et au fond des carrières où s'épuisaient ses dernières forces, du pied des Pyramides, travail d'esclaves victimes d'un despotisme insensé, Israël n'avait pas poussé vers Jéhovah un pareil cri de détresse.

Où donc apparaîtra le signe de la délivrance ?
Où verra-t-on reluire le buisson ardent du

milieu duquel la voix de la miséricorde se fera entendre pour annoncer à la France l'approche du salut ?

Le 24 mars de l'année 1400, dans un coin perdu de ces champs catalauniques où, plusieurs siècles auparavant, la civilisation et la barbarie s'étaient entrechoquées dans un duel gigantesque, des bergers conduisant leurs troupeaux, comme autrefois le pâtre de Madian, virent au déclin du jour, sur le penchant d'une colline, un buisson dont les branches, les feuilles et les épines brûlaient sans se consumer ; et, au milieu des flammes, une statue de Celle que l'Église invoque depuis dix-huit siècles sous le nom de « Mère de Miséricorde ». Toute la nuit et tout le jour suivant le prodige se continua sous les yeux de l'évêque de Châlons, de son clergé, d'une multitude de fidèles, pour ne laisser subsister aucun doute sur la réalité de cette intervention divine.

Et que signifiait cette répétition de la scène mystérieuse du mont Horeb ? Était-ce l'annonce prophétique de jours meilleurs pour l'Église et pour la France ! Comme jadis les bergers de Bethléem auxquels l'ange du Seigneur portait la

bonne nouvelle, ces petits, ces humbles de la terre, ces pâtres de Courtisols et de Melette avaient-ils été choisis de Dieu pour apercevoir les premiers signes de la délivrance ? Il y a toujours quelque témérité à vouloir soulever un coin du voile dont la Providence recouvre ses desseins. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, à partir du merveilleux événement des plaines de la Champagne, tout semble changer de face. Deux ans après. le mahométisme subissait, dans les plaines d'Ancyre, un désastre qui, au lieu de n'être qu'un temps d'arrêt, aurait pu devenir sa fin. Le concile de Pise allait mettre la main à la pacification de la chrétienté ; et, pour achever l'œuvre de miséricorde qu'avait fait pressentir le buisson lumineux de l'Épine, onze ans plus tard, à quelques lieues de là, sur les confins mêmes de la Champagne et de la Lorraine, naissait la libératrice de la France, Jeanne d'Arc.

Ainsi la Providence fait-elle éclater les signes avant-coureurs de son intervention dans les choses de ce monde. Ainsi se plaît-elle à échelonner les miracles tout le long de l'histoire, sur la route de l'humanité chrétienne, pour soutenir et ranimer la foi des peuples. Tout ce

drame merveilleux de la délivrance, dont la vierge de Domrémy occupe le sommet, pourra se dérouler ailleurs, à Orléans, à Reims, en vingt lieux divers; mais c'est du hameau de l'Épine, de cette terre sainte où nous sommes, qu'était partie l'annonce de la miséricorde. C'est ici que la Mère de Dieu venait de montrer à la France son divin Fils prêt à opérer le salut par des voies encore ignorées de tous. Aussi vos pieux ancêtres ne s'y sont-ils pas trompés. A l'instant même et malgré les calamités qui les enveloppaient de toutes parts, ils se mirent à l'œuvre pour perpétuer le souvenir d'une si grande grâce par un monument digne d'elle. C'est le peuple qui, tout d'abord, jettera les fondements de l'édifice, ce peuple d'artisans et de laboureurs restés fidèles à la cause religieuse et nationale au milieu de tant de défections parties de si haut. Puis viendront les princes, les grands de la terre, Charles VII, Louis XI, pour reconnaître à leur tour les bienfaits de Marie, en joignant les témoignages de leur munificence aux offrandes de la piété populaire; et de leurs efforts réunis sortira un chef-d'œuvre de l'art chrétien, ce magnifique temple, qui, désormais,

allait rester debout au milieu de la Champagne comme un boulevard contre tous les ennemis de la religion et de la patrie.

Ne semble-t-il pas, en effet, Mes Frères, qu'à partir de ce moment solennel dans votre histoire, Notre-Dame de l'Épine soit devenue le point central de toutes les attaques et de toutes les résistances ? Tant elle apparaissait aux yeux de tous comme un signe de délivrance et un gage de protection ! A peine cette église, mémorial insigne de l'intervention divine, était-elle sortie de terre, que les ennemis de la France résolurent de la détruire, pour effacer jusqu'au dernier vestige d'un miracle si manifestement lié à la ruine de leurs espérances. Mais ils avaient compté sans la vaillance de vos pères attachés à un temple devenu leur gloire, et sans la bravoure de ce noble seigneur de Barbazan, qui, vainqueur des Anglais à la bataille de la Croisette, allait rejoindre, à quelques années de là, sous les voûtes funèbres de la basilique de Saint-Denis, les Duguesclin et les Clisson, ses aînés et ses émules dans la carrière de l'honneur et de la fidélité.

La délivrance était complète. Mais, pour

accomplir leurs destinées providentielles au prix de la lutte et du sacrifice, les peuples comme les individus ne sortent d'une épreuve que pour en subir une autre. Après le siècle de l'invasion étrangère, voici venir le siècle de l'hérésie. Vous savez si la Champagne châlonnaise fut épargnée par ce fléau, malgré le zèle de ses évêques, des Lenoncourt, des Jérôme Bourgeois, des Cosme Clausse. On put craindre un instant que la secte calviniste, favorisée par une politique dépourvue de franchise et d'honnêteté, ne parvînt à s'y implanter à force de ruses et de violences. Mais Celle qui, dans le langage si profond de l'Église, a tué toutes les hérésies dans le monde entier, parce qu'elle nous a donné « l'auteur et le consommateur de la foi » *auctorem fidei et consummatorem* (1), Marie veillait sur son peuple fidèle. Ne lui avait-elle pas montré son image dans le buisson de l'Épine, comme un signe de délivrance et un gage de protection? Aussi est-ce contre le temple, mémorial de ce miracle, que l'hérésie tournera ses fureurs. Un jour de l'année 1562,

(1) Épître aux Hébreux, xii, 202.

les deux Coligny, ces types accomplis du traître à l'Église et à la patrie, viendront menacer de leurs vengeances l'Église de Notre-Dame de l'Épine. Mais, cette fois encore, les descendants des bergers et des laboureurs de Courtisols sauront défendre le monument élevé par leurs pères ; et, comme à l'époque de Jeanne d'Arc, c'est de la Champagne, d'un archidiaconé du diocèse de Châlons, du château de Joinville, berceau des trois Guise, fils de François de Lorraine, que sortira la Ligue, ce mouvement catholique et national qui arrêtera l'hérésie sur le chemin du trône, pour conserver à la France, avec ses traditions dix fois séculaires, l'honneur et le titre de Fille aînée de l'Église.

Est-ce là tout, Mes Frères ! Ai-je épuisé toute la série des marques de protection que Notre-Dame de l'Épine a fait éclater au milieu de vous ? Voyez-vous ce nouvel adversaire de l'Église, qui s'avance sous les dehors d'une orthodoxie rigide ; ce demi-calvinisme aux formules hypocrites, avec ses sécheresses et ses aridités, avec son Christ aux bras étroits et ses maximes désolantes pour les pauvres pécheurs, avec son symbole où le désespoir prend la place de la

confiance et où Dieu cesse d'être un père pour devenir un tyran ? Non , jamais la foi de vos ancêtres n'avait couru un péril aussi grave , d'autant plus que ces nouveautés trouvaient un accueil trop complaisant auprès de ceux-là mêmes qui auraient dû être les premiers à les combattre, en prémunissant leur peuple contre les erreurs de Jansénius et de Quesnel. Est-ce trop s'avancer que d'attribuer à Notre-Dame de l'Épine et à son culte, alors si répandu dans le diocèse de Châlons, les insuccès d'une hérésie la plus subtile et la plus dangereuse de toutes ? Qu'y avait-il , en effet , de plus contraire aux duretés d'une secte impitoyable que la dévotion envers la Mère de miséricorde ? D'un côté, il n'y a qu'anathèmes et menaces ; de l'autre tout est douceur et bonté. Non, n'hésitons pas à le dire, si, malgré les ravages trop certains que le jansénisme a exercés dans ce pays , la foi n'a pas subi d'atteintes encore plus profondes ; si les populations rebutées par un rigorisme aussi déraisonnable que funeste, ne se sont pas éloignées davantage des sources de la grâce ; si le zèle épiscopal de M^{gr} de Juigné, secondé par de pieux prêtres, parvint à ralentir la marche du

fléau, il faut en remercier Celle qui était restée au milieu de son peuple, lui présentant, comme autrefois dans le buisson de l'Épine, sous les traits de l'Enfant Jésus, l'image si douce et si consolante du Dieu de clémence et de bonté.

Arrivé à ce moment de votre histoire, je voudrais pouvoir m'arrêter. J'aimerais n'avoir pas à rappeler ce que la Révolution, assemblage de toutes les erreurs du passé, préparait à vos contrées de violences et de malheurs. Ce temple, splendide monument de la foi de vos pères, ne pouvait échapper à la profanation universelle des choses saintes. Mais du moins l'impiété ne parviendra-t-elle pas à détruire l'image miraculeuse qui avait été depuis quatre cents ans un signe de délivrance et un gage de protection. Notre-Dame de l'Épine continuera de veiller sur son peuple du haut de ce trône de miséricorde qu'elle s'était choisi à l'une des époques les plus tristes de notre histoire. Elle lui apparaîtra comme l'étoile du salut, lorsqu'au sortir de la tourmente révolutionnaire, elle obtiendra de son divin Fils la réconciliation de l'Église et de la patrie. Elle ne le perdra pas de vue durant ce drame prodigieux de quinze ans, où devaient se

rencontrer toutes les extrémités des choses humaines, et qui allait se dénouer quelque jour dans les plaines de la Champagne. Montmirail, Champ-Aubert, Vauchamps, quels noms et quels souvenirs ! C'est le crépuscule de la gloire et du génie plus resplendissants peut-être qu'à leur aurore et dans leur plein midi. A un demi-siècle de là, c'est encore sous le regard protecteur de Notre-Dame de l'Épine que se formera, dans un camp célèbre, cette magnifique armée qui, malgré des revers immérités, est demeurée notre espérance et notre force. Et pendant que les souverains eux-mêmes venaient en ces lieux rendre hommage à la patronne de la France, Châlons avait le bonheur de posséder des évêques comme ce vénérable M^{gr} de Prilly, dont la haute figure jette encore un reflet d'honneur sur tout le diocèse ; ses dignes successeurs restauraient les églises, réparaient les séminaires, multipliaient les œuvres de piété, environnaient d'un nouvel éclat le culte des premiers apôtres de la Champagne. Notre-Dame de l'Épine demeurerait la reine de son peuple ; et ses faveurs dans le passé faisaient présager les bénédictions de l'avenir.

II

Le couronnement des princes a coutume d'être pour les peuples une source de bienfaits. Car ce n'est pas une vaine pompe ni un simple appareil que cet éclatant hommage rendu au pouvoir légitime. Lorsque, autrefois, sous les voûtes de la cathédrale de Reims, l'Église, organe de Dieu et de la nation, déposait sur la tête d'un homme le signe du commandement suprême, cet acte solennel avait pour résultat d'entretenir et de fortifier dans les âmes le respect de l'autorité, l'attachement et la fidélité aux lois du pays. Le sacre d'un souverain, c'était le pacte fondamental renouvelé de part et d'autre, sous le regard de Dieu et au pied des autels, pour assurer avec l'union des cœurs, la grandeur et la prospérité de la patrie.

Le sacre d'un souverain, c'était aussi, l'histoire nous l'apprend, une occasion unique de répandre des largesses sur tout un peuple, la grâce et l'amnistie accordées à des coupables, un allège-

ment des charges publiques, comme don de joyeux avènement. Ah ! sans doute, ces images sont bien pâles, lorsqu'on les applique à un ordre de choses infiniment plus élevé. Qu'est-ce que le pouvoir d'un homme en regard de la toute-puissance de prière et d'intercession qui réside en Marie ? Quel moyen de comparer la bonté d'un prince de la terre à une tendresse qui n'a d'égale qu'une dignité incommensurable comme elle ? Mais enfin, pour élever jusqu'à lui notre faible intelligence, Dieu a voulu qu'il y eût un certain rapport entre les choses de la terre et celles du ciel. Et, dès lors, vous êtes en droit de me demander ce que nous attendons du couronnement de Notre-Dame de l'Épine.

Ici, Mes Frères, permettez à mon cœur d'évêque de s'épancher au milieu de vous. Lorsqu'on étudie cette portion si intéressante de la France, on ne peut qu'apprécier tout ce qu'il y a de qualités et de vertus naturelles dans ces populations probes et laborieuses, remplies de bon sens et d'honnêteté, formées de longue date aux habitudes d'ordre et de discipline, et portant à un haut degré, comme l'héritage de dix-huit siècles de christianisme, le respect du

foyer domestique et l'amour de la patrie. Mais la foi pratique qu'est-elle devenue ? Mais ces grands côtés de l'âme humaine par où elle touche à l'infini ; ces élévations vers Dieu par la prière intime ou publique ; cette culture de la plus haute partie de nous-mêmes par le travail de la grâce puisée à la source des sacrements ; cette participation régulière au sacrifice de l'Homme-Dieu, renouvelé sur nos autels, dans l'adoration, dans la louange et dans l'action de grâces ; cette croyance profonde à nos immortelles destinées, qui fait que le chrétien se sent à l'étroit dans les bornes de ce monde, heureux qu'il est de pouvoir échapper par intervalle au terre à terre et à la vulgarité des intérêts d'ici-bas ; en un mot, cette vie surnaturelle et divine que nous devons entretenir en nous, pour qu'elle devienne un jour dans le sein de Dieu la vie éternelle et glorieuse, tout cela n'a-t-il pas disparu, ou du moins ne s'est-il pas affaibli par suite de cette indifférence religieuse qui est le plus grand fléau dont les ravages puissent désoler un pays ?

Ah ! si, aux qualités et aux vertus naturelles dont je viens de parler, venait s'ajouter, pour les agrandir et les perfectionner, la pratique

fidèle et constante du devoir religieux, nous assisterions à un magnifique développement de force et de dignité morale. Rien ne dépasserait en France la splendeur et la fécondité de vos œuvres. Votre illustre compatriote, Royer-Collard, ce grand esprit dont le regard ferme et pénétrant avait sondé toutes les infirmités humaines, disait sur son lit de mort : « Il n'y a de solide en ce monde que les idées religieuses ; ne les abandonnez jamais, et, si vous en sortez, rentrez-y. » Oui, rentrez-y, habitants de la Champagne, pour en faire la règle de votre vie. Vous travaillez, avec une ardeur infatigable, à acquérir et à conserver les biens de la terre ; mais, quoi que vous fassiez pour retenir cette figure du monde qui passe, tout vous fuit, tout vous échappe, tout vous glisse entre les doigts : la fortune change, la santé se consume, la beauté se flétrit, l'amitié s'altère, la renommée se dissipe, la vie s'éteint. Tout s'use, tout se fane, tout se flétrit avec le temps ; seule, la foi demeure, avec les mérites qu'elle s'est acquis par la pratique du devoir et l'accomplissement de la loi de Dieu.

La disparition du fléau de l'indifférence reli-

gieuse, voilà ce que nous attendons du couronnement de Notre-Dame de l'Épine. Nous en espérons une deuxième grâce.

Quand le vénérable M^{gr} de Prilly, ce prélat de pieuse mémoire, qui, après avoir dans sa jeunesse servi son pays sur les champs de bataille de Zurich et d'Austerlitz, venait de porter un si grand zèle dans le ministère pastoral, lorsque, dis-je, il se vit à son heure dernière, repassant dans son esprit ce qui l'avait le plus affligé pendant ses trente-six années d'épiscopat, il voulut adresser à ses diocésains une recommandation suprême, en ordonnant de graver sur sa tombe ce simple mot où se résumait toute sa sollicitude : « Sanctifiez le dimanche. » Il avait pu mesurer par une longue expérience les lamentables effets du mépris de cette grande loi : la désertion des offices, l'abandon des sacrements, l'oubli de tous les devoirs, l'ignorance des vérités de la foi, la destruction de l'esprit de famille, l'affaiblissement sinon l'extinction complète de la vie religieuse et morale. C'est avec une douleur profonde qu'il avait vu apparaître, après 1830, ce type avili d'une civilisation en déclin, cet homme déchu

de ses grandeurs chrétiennes, qui, le jour du Seigneur, et à l'heure même où ses frères réunis dans le lieu saint élèvent leur âme vers le ciel, est là courbé sur une motte de terre, poussant devant lui ses bêtes de somme, plus abaissé qu'elles-mêmes, parce qu'il est descendu d'autant plus bas qu'il est tombé de plus haut, et que, loin d'ignorer ce qu'il doit à Dieu, il aggrave sa révolte du poids de sa raison.

Ah ! si en retour des hommages que nous lui rendons aujourd'hui, Notre-Dame de l'Épine daignait vous obtenir la guérison de cette plaie qui gagne de plus en plus vos campagnes ; si, à partir de ce moment, il s'opérait une réaction vigoureuse contre cette profanation du dimanche, qui, aux yeux de toutes les nations chrétiennes, est pour la France une marque d'abaissement et un sujet d'humiliation, ce serait pour le diocèse de Châlons et pour toute la Champagne une nouvelle ère de grandeur morale et de vraie prospérité.

Mais quoi, Mes Frères ! n'est-il pas une autre grâce que nous avons tout lieu d'espérer du couronnement de Notre-Dame de l'Épine ; une

grâce qui se rattache à ce qu'il y a de plus spécial et de plus caractéristique dans le culte que vous rendez en ces lieux à la Reine des Anges ? Lorsque, le 24 mars de l'année 1400, les bergers de Courtisols et de Mellette virent au milieu d'une clarté éblouissante la statue de la Vierge tenant son fils entre ses bras, la tradition rapporte que les brebis s'enfuirent tout effrayées vers la plaine, tandis que les agneaux seuls osèrent s'approcher du buisson lumineux. Est-ce pour répondre à ce gracieux détail que Notre-Dame de l'Épine est devenue par excellence le pèlerinage des petits enfants ? Le fait est qu'il n'y a pas de spectacle plus touchant que de voir ici aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité, des centaines d'enfants venir de toutes parts pour recevoir la bénédiction de Marie et se placer sous sa protection, afin d'échapper aux dangers qui menacent le jeune âge.

Or, y a-t-il eu jamais d'époque où l'enfance chrétienne ait eu plus besoin de la protection de Marie ? Et que de motifs n'avons-nous pas d'attendre une telle grâce du couronnement de Notre-Dame de l'Épine ? Le grand péril social de

notre temps, celui qui nous fait trembler davantage pour l'avenir des générations, n'est-ce pas tout ce que l'on médite et ce que l'on a déjà fait contre les petits et les faibles, contre les agneaux du troupeau de Jésus-Christ ? Un système d'éducation d'où la religion est complètement bannie avec ses lumières et ses secours, avec ses influences et ses moyens d'action que rien ne peut remplacer ; des lois qui, sous prétexte de neutralité, livrent la jeunesse à des maîtres sans convictions ni principes, et qui, en eussent-ils, n'ont plus même le droit de parler à leurs élèves de Jésus-Christ, de l'Évangile, de tout ce qui devra inspirer et gouverner leur vie ; l'athéisme, c'est-à-dire le néant, à l'origine et au point de départ de l'homme et du citoyen, à la base de la formation des intelligences, des caractères et des volontés ; la négligence des parents et le mauvais exemple venant s'ajouter trop souvent aux défaillances et aux attaques du dehors ; quelles perspectives, grand Dieu ! et pour les pasteurs des âmes quel sujet d'inquiétudes et d'alarmes ! Ah ! redoublez de sollicitude maternelle à l'égard de ces chers enfants, ô mère de Jésus ! Permettez-

nous d'espérer que le jour de votre couronnement sera pour eux un signe de délivrance et un gage de protection

Je viens de toucher à l'avenir et aux destinées de la France, et c'est par là que je termine ; car c'est une dernière grâce que nous attendons du couronnement de Notre-Dame de l'Épine. Vous voilà redevenus, Mes Très Chers Frères, le dernier rempart de la patrie, comme au temps où la deuxième Gaule Belgique s'arrêtait à vos frontières. Et, certes, l'honneur du pays ne saurait être en de plus vaillantes mains. Quatre-vingt-dix-neuf grenadiers de ma vieille garde et un Champenois font cent braves, disait le plus grand capitaine des temps modernes. Il se souvenait sans doute de l'héroïque résistance de Châlons, le 5 février 1814. Et cependant laissez-moi exprimer le souhait que le fossé de la France soit reporté plus loin, là où la Providence l'a marqué de son doigt, là où un homme de génie, César, le traçait pour toute la suite des temps ; que vos immenses plaines cessent d'être le champ de bataille où les nations de l'Europe sont venues tant de fois vider leurs querelles, et que

le fléau de la guerre s'éloigne à jamais de vous. Daigne Notre-Dame de l'Épine exaucer ce dernier vœu pour le bonheur de la contrée au milieu de laquelle il lui a plu d'ériger le trône de sa miséricorde !

Dans quelques instants, un prince de l'Église, délégué par le Souverain-Pontife, va couronner solennellement la statue miraculeuse qui depuis quatre siècles s'élève au milieu de vous ; et, à la suite de cette auguste cérémonie, votre vénérable Évêque renouvellera la consécration de son diocèse à Notre-Dame de l'Épine. Puisse cet acte de consécration trouver de l'écho dans tous les cœurs et les réunir dans un même sentiment de foi et de dévotion à la Très Sainte Vierge ! Puisse les bénédictions de l'avenir répondre à celles du passé ! Puisse enfin cette grande journée du 3 juin 1890 marquer à jamais dans l'histoire de la Champagne catholique, pour l'honneur de tous ses enfants, pour leur félicité dans le temps et dans l'éternité ! Ainsi soit-il !